

Elle avait une dégainé à faire fuir les oiseaux.

Elle arrivait souvent en fin d'après-midi, un vieux survêtement de l'équipe France qu'on ne lui a jamais remplacé, des baskets usées et, quand il faisait froid, un manteau H&M bon marché.

Elle traînait péniblement sa jambe droite le long des allées épurées de l'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance, l'INSEP, le temple du sport français. Elle passait ensuite le seuil du pôle Santé, faisait son habituel sourire triste à la secrétaire, prenait silencieusement place dans la salle d'attente et m'attendait, les yeux rivés sur l'un des multiples écrans diffusant une chaîne de sport.

Elle, on l'appellera Mathilde. Il y a dix ans, elle était l'un des plus grands espoirs de l'athlétisme européen. Comme une grande majorité de pensionnaires de l'INSEP, elle avait été championne d'Europe junior de sa discipline. L'année de son passage en sénior elle devient vice-championne du monde. En 2007, elle est au sommet de son art, signe une troisième meilleure performance mondiale de l'année et constitue un fort espoir de médaille pour la délégation française à Pékin l'année d'après.

Ca elle est forte...

Mais elle n'est aussi pas très maligne Mathilde. Elle s'amourache d'un escrimeur qui la met enceinte et refuse, contre l'avis de tous ses proches, d'avorter. Tant pis pour Pékin. L'escrimeur refuse de reconnaître le petit, il préfère se concentrer sur sa carrière ; carrière qui le conduira finalement à vendre des assurances dans un village normand.

Mathilde élève seule son fils avec l'aide ponctuelle de ses parents. Elle est, évidemment, renvoyée de l'INSEP et s'installe à Paris. Elle continue à croire en ses chances et reprend l'entraînement un an après. Elle avale des heures de transports, entre la crèche, son studio et la piste d'athlétisme. Comme beaucoup d'athlètes, elle a un contrat avec une grande entreprise publique et comme beaucoup de sponsors ils la lâchent quand le vent tourne. Alors Mathilde se met à bosser à droite à gauche, le plus souvent dans des magasins de vêtements. Mais l'athlétisme, elle ne lâche pas, jamais, elle est faite pour ça et elle le sait. D'ailleurs, elle a raison la bougresse. Quelques mois après sa reprise, elle s'inscrit à un meeting national qu'elle emporte haut la main.

Le téléphone se remet à sonner, les sponsors ne ferment plus la porte, et son ancien entraîneur est prêt à la réintégrer. Elle a vingt-six ans et l'avenir reprend enfin quelques couleurs. Mathilde se fait aider pour la garde de son fils, n'est plus obligée de travailler et fait une nouvelle très bonne performance aux championnats d'Europe. Les jeux olympiques de Londres arrivent à grand pas et elle ne pense plus qu'à ça. Ça ferait une belle histoire après tout.

Mais encore une fois, Mathilde n'ira pas aux Jeux.

Six mois avant, elle se déchire les adducteurs sur une course d'entraînement. Elle pleure, elle peste, puis elle se fait soigner. Enfin... elle essaie. Elle passe entre les mains de plusieurs dizaines de médecins, chirurgiens, kinés et rien... la cicatrisation traîne, le muscle de Mathilde est faible et refuse de reprendre une taille normale. Elle est examinée à Paris, à Munich, à Saint-Pétersbourg, toujours rien. C'est finalement un médecin italien qui posera le diagnostic : Mathilde souffre d'une maladie rare qui empêche de récupérer complètement la fonction d'un muscle après une lésion. Elle peut marcher ou faire du vélo, mais courir c'est exclu.

Une nouvelle fois les sponsors et les soutiens se font la malle, une nouvelle fois elle repart de zéro. Elle réussit, à force de supplications, à se faire soigner à l'INSEP. Nous la traiterons comme une patiente externe et elle ne pourra pas accéder aux installations au milieu desquelles elle a grandi pendant de nombreuses années.

C'est comme ça que j'ai rencontré cette grande perche de presque deux mètres. Nous nous répartissions les patients externes entre nous, et ils ont profité d'un de mes jours de congé pour me coller Mathilde. Les musiciens, les acteurs, les politiques, personne ne rechignait pour les prendre, Mathilde, elle, n'était plus en odeur de sainteté.

J'ai, d'ailleurs, dû traîner un peu trop des pieds puisque, un jour où, allongée sur ma table de kiné, elle me fixait de ses grands yeux verts, elle m'a confronté :

- Ca te fait chier de t'occuper de moi ?
- Euh... non, pourquoi tu dis ça ? mentais-je.
- Quand je t'attends en bas, je t'entends avec les nageuses. Vous parlez fort, vous riez. Quand tu es avec moi, tu ne parles jamais.

Que voulez-vous répondre à ça ? Un mensonge ou une niaiserie. J'ai préféré ne rien dire, j'ai fait un faux-sourire et lui ai demandé des nouvelles de son fils.

Petit à petit, je me suis habitué à Mathilde. Elle avait quelque chose de touchant, une sorte de reine déchue, cette mystérieuse fille que Dylan torturait dans *Like a rolling stone*. Parfois, je la regardais traîner sa jambe jusqu'à l'arrêt de bus, et je ne sais trop comment ça a fini par arriver mais j'ai vraiment eu envie de guérir cette fille.

Petit à petit, elle a écarté les médaillables et les stars montantes. J'ai tout simplement été frappé de plein fouet par la dignité d'une personne frappée d'injustice. Je m'étais habitué à ses longs cheveux blonds, à son teint blanc et ses cernes. Je m'étais habitué à la voir s'endormir parfois sur ma table ou à lui prodiguer un massage inutile de temps en temps. Comme ça, comme offrir un café à quelqu'un qui a froid. Je n'avais pas pitié d'elle, loin de là. J'avais un respect profond pour sa ténacité, pour son envie franche de bousculer les lignes et extirper sa

carrière des fonds dans lesquels elle gisait. Elle s'est simplement imposée à moi, par son humilité et sa foi inébranlable en l'avenir. Mathilde était devenue ma numéro un, très loin devant les autres.

Mais rien n'avancait.

Son fichu muscle se refusait toujours à reformer des fibres.

Et puis un matin d'hiver, c'est arrivé. Elle est entrée dans mon box avec un vrai sourire cette fois, lumineux et plein. Je lui ai posé une question un peu lourde et, sans même la noter, elle m'a répondu :

- J'ai pas boité !
- Tu boîtes Mathilde.
- Je te jure ! Hier, j'ai tourné mon pied vers l'intérieur et j'ai BEAUCOUP moins boité. Je te montre ?

Et le pire, c'est que c'était vrai. Il y avait toujours une dissymétrie évidente, mais le contrôle de la cuisse était bien meilleur. J'ai aussitôt entrepris un bilan complet, on y a passé une grosse heure pleine de scepticisme. Elle m'a assuré n'avoir rien fait de spécial et je l'ai envoyé voir le médecin du sport pour une électromyographie de contrôle. Ils l'ont inondée de courant et le résultat était sans appel : certaines fibres s'étaient réactivées.

J'ai mis des semaines à comprendre ce qui avait pu provoquer un tel résultat et j'ai fini par associer ce bénéfique à une machine d'iso cinétisme mal réglée. Nous avons découvert tardivement un défaut de stabilité du pied sur l'un des appareils de renforcement et l'avons renvoyé au constructeur. Cet appareil, c'est celui que j'utilisais avec mes patients. Le secteur dans lequel Mathilde avait récupéré des fibres correspondait exactement à la tension induite par le mauvais réglage de la machine.

Vous avez déjà vu ces vieux westerns en noir et blanc dans lesquels un type trouve une pépite d'or après des jours à fouiller de l'eau sale ? Ce type c'était moi.

J'ai convaincu un collègue de travailler avec moi sur le cas de Mathilde. Elle viendrait désormais cinq fois par semaine, donc une heure par jour. Tous les matins, avant les premiers rendez-vous, nous faisons un travail biomécanique d'une demi-heure pour enrichir son protocole. Nous consignons toutes nos données dans l'espoir d'en faire un article et nous cherchions toujours à gagner plus.

Mathilde a perçu notre enthousiasme et l'a converti en espoir. Elle s'est mis à renforcer sa jambe gauche et à reprendre les séances de musculation du tronc... au cas où. Elle était plus épanouie, nous bombardait de questions. En trois mois, nous avons eu des progrès

conséquents. Nous avons beaucoup échangé avec le médecin italien qui a diagnostiqué Mathilde, et il a reproduit nombre de nos exercices dans sa clinique.

Un soir, elle m'a confié qu'elle pensait à Rio. Que toutes ces embûches l'avaient rendue plus forte. Elle m'a remercié, encore. Elle a essayé de balbutier une banalité et, tout d'un coup, pour la première fois, je l'ai vue pleurer. A l'époque, j'avais l'habitude, j'avais un stock complet de mots tous prêts pour les sportifs extenués qui se lâchaient sur ma table. Je les ai gardés profondément enfouis au fond de mon ventre. Elle méritait tellement mieux. J'ai laissé le silence faire son effet et nous avons repris là où sa banalité nous avait abandonnés.

Un autre soir, j'ai failli faire une connerie, celle qu'un kiné ne doit jamais faire. J'ai failli lui dire qu'elle allait guérir. Heureusement, j'ai su la fermer.

Heureusement.

Quelques jours plus tard, nous avons eu une réunion avec mes confrères. On a survolé le point du jour, fixé nos dates de congés, et, au moment je m'y attendais le moins, c'est arrivé de nulle part.

- Dis ta patiente là... la sauteuse... j'ai parlé à la direction des soins et ils veulent que tu ralentisses.

J'ai encaissé le premier coup.

- On sait que vous avancez bien avec elle, mais... tu sais comment ça marche. Cinq fois une heure c'est beaucoup trop. Je ne peux pas défendre ça.

Bon, c'est de la politique, juste de la politique. Ça fait bien longtemps que j'ai compris que Sport et Expertise passent loin derrière Performance. Ils veulent que je lui consacre moins de mon temps... ok... il suffit que je la prenne en dehors de mes heures, deux fois par semaine.

- Non ça ne passera pas, pas avec une externe. Je suis sérieux. Vous pouvez la prendre une fois par semaine en séance classique. Plus que ça, c'est trop.

Deuxième coup, il m'a sonné. Bon tu veux la jouer comme ça ? Alors je fais valoir l'argument scientifique, on va publier, c'est une pathologie rare et on a un traitement qui marche vraiment. Et on est chapeauté par un pape de la médecine du sport. Ça pèse ça, non ?

- Non. La prévalence est très faible dans la population générale, alors dans le sport de haut niveau... Non vraiment les gars, on joue plus là. Ça n'est pas négociable.

Troisième coup, je suis KO debout. J'ai quand même essayé de négocier, de pester, j'ai pris tout le monde à témoin, j'ai parlé de démission, j'ai supplié... rien n'y a fait. Mon collègue m'a proposé de lui annoncer lui-même, j'ai refusé.

J'ai été obsédé jusqu'au lendemain par la façon de lui dire, d'enfouir définitivement ses derniers espoirs sous une montagne de bêtises. J'ai passé ma matinée à appeler des cliniques du sport pour qu'ils prennent la relève du traitement, rien n'y a fait. Son dossier n'intéressait personne.

Elle est entrée, je lui ai expliqué. Elle n'a pas pleuré, elle m'a remercié. Comble de l'absurde, c'est Mathilde qui m'a consolé. Quand je l'ai vue quitter les lieux, ma grande blonde avec sa patte qui traîne, quand j'ai compris que je venais d'anéantir son rêve, je me suis mis à pleurer comme un bébé. Pas de simples larmes qui perlent sur les joues, non... les coups de couteaux dans le ventre et la bouche qu'on garde fermée autant qu'on peut pour retenir de bruyants sanglots.

Je n'ai jamais revu Mathilde, je sais juste que son dossier a été transféré dans un centre de rééducation quelconque de la banlieue ouest. Moi j'ai continué, et au bout de quelques mois j'ai tout arrêté. C'est cruel le sport.